

Patrice DE PLUNKETT, *Opus Dei. Enquête sur le « monstre »*, Paris, Presses de la Renaissance, 2006, 334 pp.

Le sous-titre, quelque peu provocant, de cet ouvrage s'explique par les circonstances particulières dans lesquelles il a été écrit, au moment d'une polémique visant l'Opus Dei, après la publication du best-seller de Dan Brown, *Da Vinci Code*, et avant que le film éponyme de Ron Howard ne soit présenté en avant-première au Festival de Cannes.

Patrice de Plunkett, journaliste français chevronné, ancien directeur de la rédaction du « Figaro magazine », supplément hebdomadaire du quotidien « Le Figaro », est de ceux (nombreux) qui ont été choqués de constater qu'une institution de l'Église aussi constamment approuvée et encouragée par les papes, et aussi connue dans le monde pour la qualité de ses initiatives sociales et éducatives que l'Opus Dei, se voit traitée par la presse avec la distance curieuse que l'on prendrait pour parler d'un OVNI ou d'une moderne « bête du Gévaudan ». Revenu au catholicisme, après quelques années d'errance dans des cercles anti-chrétiens, il a voulu démasquer ce qu'il pressentait être une caricature outrée de l'Opus Dei, en cherchant à en savoir plus long.

Le grand mérite de ce livre est donc d'être le fruit d'une véritable enquête, minutieuse autant qu'exigeante, qui a amené d'abord l'auteur à étudier la vie et le message du fondateur, saint Josémaría Escrivá, ainsi que la structure et le mode de fonctionnement de cette 'Œuvre de Dieu', fondée en 1928, et dont Jean-Paul II a fait une prélature personnelle de l'Église en 1982. C'est l'objet de sa première partie, « Une histoire (vraie) de l'Opus Dei », où, dans un premier chapitre (« De L'Espagne au monde entier »), l'on traverse les années trente et l'anticléricalisme d'une bonne partie du monde intellectuel et politique espagnol, la guerre civile de 1936-1939, puis l'avènement du régime franquiste, le développement de l'Opus Dei en Espagne, et

sa première expansion dans le monde, l'établissement du fondateur à Rome et les premières approbations pontificales, enfin l'époque du concile Vatican II, et, sous le pontificat de Jean-Paul II, l'érection comme Prelature Personnelle, la béatification et la canonisation du fondateur. Cet historique s'achève sur un panorama de l'Opus Dei dans le monde, suivi du témoignage d'une jeune femme, Dominique, qui explique pourquoi elle en est devenue membre à l'âge de 23 ans.

Dans le deuxième chapitre, « Soixante ans de légende noire », l'auteur affronte résolument les problématiques soulevées à propos de l'Opus Dei par une bonne partie de la presse internationale à partir du début des années soixante. Pour ce faire il se penche sur l'origine des rumeurs malveillantes. Comme le fondateur lui-même dans ses interviews (*Entretiens avec Mgr Escrivá*, n° 33, 38, 49, 50, 64, 65) il la situe au début des années quarante en Espagne. Ce n'est en effet pas un mince paradoxe que d'observer, preuves à l'appui, que cette nouvelle famille dans l'Église, que d'aucuns veulent encore aujourd'hui faire passer pour une organisation politico-religieuse proche du franquisme, a commencé par susciter des critiques très vives en 1940-1941, c'est-à-dire au moment même où le régime issu de la guerre civile était en train de se consolider et de s'institutionnaliser. La méfiance qui alimentait ces critiques procédait à la fois d'une incompréhension de l'appel des laïcs à la sainteté de la part de quelques membres de la Compagnie de Jésus, et de l'intransigeance du secteur le plus idéologique du régime, la Phalange espagnole, fondée en 1933 par José Antonio Primo de Rivera. Ces pages présentent un intérêt particulier, car on y découvre que des qualificatifs péjoratifs qui sont encore attribués à l'Opus Dei ici ou là de nos jours (« goût du pouvoir et de la richesse », « aspects sectaires », « culte du secret », etc.) sont apparus en fait dans les années quarante, dans la très franquiste et très catholique Espagne...

Pour Plunkett, la persistance de ces accusations de nos jours a une explication quasi biologique. L'image négative de l'Opus Dei lui paraît muter, tel un virus, à travers les décennies, parcourant allègrement les médias d'un pays à l'autre, et provoquant les craintes les plus folles.

Restait à analyser le terrain propice à de telles rumeurs. L'auteur le fait d'une manière inédite, en situant la problématique dans le contexte d'une peur du « complot » (« les 'Autres' contre 'nous' ») qui remonte en Europe au moins au XIXe siècle, et à certains romans populaires (en particulier français). Il est vrai que le goût du mystère et la crainte récurrente d'une conspiration mondiale pouvaient inciter un esprit superficiel à appréhender selon la grille du complot international, et sans autre forme de procès, une institution ecclésiale encore peu connue, révélant un phénomène pastoral aussi nouveau que celui qu'a provoqué le fondateur de l'Opus Dei: action apostolique des laïcs, dans tous les milieux sociaux et professionnels, sous leur propre responsabilité, et sans autre « mandat » de la hiérarchie que cette mission même, confiée *in genere* par l'Église à l'institution, en fonction de son charisme propre. En raison de précédents historiques, et aussi de légendes entretenues, la

liberté laissée aux membres en matière temporelle (notamment politique) provoquait le scepticisme et la peur d'une « réaction cléricale » à l'échelon de la planète.

Dans la deuxième partie (« L'Opus Dei dans nos têtes »), l'auteur approfondit sa recherche sur les raisons du hiatus qui s'est établi entre la réalité de la fondation d'Escrivá et son appréhension par les médias, ou par certains polémistes (en général opposés au christianisme, sinon indifférents à lui). Il le fait, dans un premier chapitre (« L'Opus Dei fait peur à mon dentiste ») sur la base de témoignages qu'il a lui-même sollicités: « Pourquoi quittent-ils l'Opus Dei? ». Certains de ces témoignages sont à charge, et c'est là une nouvelle originalité de l'ouvrage. L'auteur affronte ensuite sans a priori une question qui a le don d'horrorifier ou de déconcerter les membres de l'Opus Dei et ceux qui les connaissent, sans parler des personnes de bon sens: « L'Opus Dei est-il une secte? ». Pourtant, aussi incongrue que paraisse la question, s'agissant d'une institution de l'Église, l'auteur choisit de la traiter à fond, à partir du moment où elle a été plusieurs fois posée sur la place publique, même si c'est dans des cercles un peu particuliers, associations anti-sectes, journaux et livres à sensation. Mais après tout, Plunkett n'a-t-il pas eu l'idée de ce livre en prenant la mesure de l'impact du *Da Vinci Code* sur l'image de l'Opus Dei? Là aussi, il s'appuie sur des témoignages parlants pour démonter ce genre d'accusation, pièce par pièce: retour à « l'ordre moral »? prosélytisme agressif? pressions sur les membres? plaintes de parents?, demandes d'argent répétées? pénitence excessive?, etc.

Le deuxième chapitre de cette seconde partie présente trois affaires judiciaires où le nom de l'Opus Dei a été cité. L'auteur les considère comme particulièrement représentatives d'un certain type d'amalgame qui revient souvent sous la plume de détracteurs (ou de copistes hâtifs). « Matesa: le scandale espagnol » est une affaire de détournement de subvention à l'exportation dont des ministres appartenant à l'Opus Dei sont tenus pour politiquement responsables, alors qu'aucun membre de l'institution (ni bien eux-mêmes personnellement) n'était impliqué. Mieux encore, le scandale a été découvert par un fonctionnaire des Douanes, membre de l'Opus Dei! L'affaire Rumasa concerne un différend entre un chef d'entreprise, alors membre de l'institution, et l'État espagnol, au temps du gouvernement socialiste de Felipe González. Enfin l'affaire Robert Calvi: le « suicide » (en fait l'assassinat) à Londres, à la suite d'une banqueroute, d'un ancien dirigeant d'une banque proche du Vatican, mais sans aucun lien avec l'Opus Dei. Dans chaque cas, Plunkett s'attache à décrire l'affaire, et conclut, arguments à l'appui, que l'Opus Dei n'y a eu nulle part, contrairement aux accusations ce que certains ont voulu accréditer, en jouant de polémiques politiques, ou en les suscitant.

Le troisième et dernier chapitre de cette deuxième partie vise à répondre à une ultime question, qui semble tenir à cœur à l'auteur, car elle est liée pour lui à une accusation qui sous-tend peut-être toutes les autres: « Vous avez dit 'ultra conservateurs'? » Pour vérifier si l'Opus Dei peut vraiment être classé comme conservateur (une épithète dont les contours sont particulièrement flous), il l'envisage sous quatre angles. Le premier vise un reproche qui a été fait parfois à Jean-Paul II quand il a

béatifié, puis canonisé Josémaria Escrivá: pourquoi lui, et pas Mgr Romero, l'archevêque de Salvador, « martyr 'de gauche' », et pourquoi, en tout état de cause, celui-là avant celui-ci? Pour Plunkett il n'y a nul paradoxe dans cette élévation d'Escrivá sur les autels, et il révèle (ou plutôt redit, après Vittorio Messori dans *Opus Dei. L'enquête*, paru en 2002), qu'Oscar Romero admirait l'Opus Dei, et même fréquentait ses prêtres, et qu'il avait adressé au pape un vibrant éloge de son fondateur après la mort de ce dernier, en 1975, en demandant qu'il veuille bien le béatifier. On est là bien loin des schémas politiques gauche contre droite, progressistes contre conservateurs. Pour Plunkett, Romero était un homme de foi, qui ne reprochait pas aux théologiens de la libération « de lutter pour les pauvres, mais de le faire sans prier » (p. 284). Rien d'étonnant donc à ce qu'il se soit senti sur la même longueur d'ondes que les membres de l'Opus Dei, tout aussi sensibles que d'autres aux injustices, au point de prendre des initiatives fécondes dans le domaine social, ou d'en soutenir généreusement quelques-unes.

Le second angle choisi est celui d'une hypothèse d'école, qui envisagerait le fondateur lui-même selon une optique politique: « Josémaria Escrivá: un 'conservateur'? » Or Plunkett ne trouve dans ses écrits « ni nostalgies, ni méfiance envers le monde », qui auraient pu le faire classer comme tel. Au contraire il découvre chez lui une formidable confiance en l'homme, qui lui fait donner la priorité à l'individu et à son action responsable en tant que chrétien et citoyen dans le monde, tout en l'incitant à prendre part à des initiatives collectives pour améliorer la société. D'où le troisième angle, « Oui ou non, l'Opus Dei est-il 'conservateur'? » Plutôt que de théoriser, l'auteur cite longuement une homélie prononcée par saint Josémaria sur le campus de l'Université de Navarre en 1967 (reproduite dans *Entretiens...*, op. cit., nn. 113-123). Puis il reproduit un propos enthousiaste (et étonnant, compte tenu de ses prises de position radicales antérieures) du dominicain français de choc Jean Cardonnel sur cette homélie. Il cite aussi un article, très élogieux, de l'évêque de Bâle, Mgr Kurt Koch, « naguère hostile à l'Opus Dei », avant de rappeler le respect qui fut celui du fondateur pour la liberté de choix de ses enfants spirituels. Ceux-ci en ont fait largement usage, au point qu'on en trouve aussi bien autrefois dans des gouvernements de Franco (bien moins qu'on ne l'a dit) qu'aujourd'hui dans le cabinet travailliste de Tony Blair (et celui de Gordon Brown) ou dans le groupe de centre gauche « La Marguerite » en Italie. Au passage, Plunkett fait justice d'accusations de noyautage par l'Opus Dei du gouvernement polonais actuel et de feu le gouvernement français d'Alain Juppé, en 1995 (auquel aucun membre de l'Opus Dei ne participait).

Dernier angle choisi, celui de cinq critères possibles du conservatisme. Aux yeux de l'enquêteur, l'Opus Dei ne répond positivement à aucun de ceux qu'il a sélectionnés: comportement vis-à-vis des femmes, tolérance, multiculturalisme, solidarité avec l'Afrique et mondialisation. Les critères retenus sont dans l'air du temps. On se dit qu'il aurait pu en aligner d'autres, mais ils auraient vraisemblablement conduit à la même conclusion.

Le livre refermé, l'image de l'Opus Dei, telle qu'elle peut être appréhendée à travers pas mal de médias, apparaît simplifiée et purifiée. La pondération et l'extrême précision de chaque affirmation sont pour beaucoup dans l'efficacité de ce grand décapage. Tout ce qui est avancé là est étayé par des faits et des citations (même si les contraintes de l'essai grand public ont dissuadé l'auteur de produire des notes de bas de page propres aux publications savantes). Ceux qui trouveront le ton du livre « trop favorable » devront à leur tour se montrer aussi concrets dans leur réfutation. Plus que d'une apologie, il s'agit d'ailleurs bien plutôt ici d'une oeuvre de démythification, rendue nécessaire à l'heure présente, en raison de la gravité des accusations qui sont parfois portées contre l'Opus Dei. Ce n'est certes pas un travail exhaustif sur la nature, la mission, l'esprit, l'organisation et les apostolats de cette prélature personnelle de l'Église, encore moins le livre définitif sur le sujet, si tant est qu'il puisse exister un jour. D'autres ouvrages traitent d'ailleurs de ces différents aspects. Du moins cette réponse sereine aux polémiques aura-t-elle permis au lecteur de se faire une idée de ce que prétendent les membres de l'Opus Dei, en lui permettant de voir vivre et témoigner certains d'entre eux dans des milieux et des situations fort différents. Et de rectifier au besoin la perception qu'il pouvait en avoir a priori, au vu d'autres lectures plus superficielles et moins fiables. Démythifier, en informant loyalement, sans patauger pour autant dans la polémique, telle est sans doute l'originalité de ce remarquable essai, écrit de plus d'une plume allègre, ce qui en facilite et en encourage la lecture.

François Gondrand